

Le Secret d'Aramis



MC OUEL

M.C Odiel

Le Secret d'Aramis

© M.C Odiel, 2023

ISBN numérique : 979-10-262-5460-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Porthatis, Andromède et Régina,

Aux amis

Avertissement : ce roman contient des passages pouvant choquer les plus jeunes et les personnes sensibles.

Chapitre préliminaire

Pierre Quarré d'Aligny venait d'apercevoir la marquise, assise un peu à l'écart de la foule des invités. Auprès d'elle sa petite fille, Lady Eléonore, vingt ans, veillait à répondre au moindre de ses désirs. Cela ne semblait pas ravir la vieille dame qui ne cessait de lui dire :

« Allez vous amuser, mon enfant, profitez de la soirée ! »

Un cavalier aborda les deux femmes et leur présenta ostensiblement ses hommages. De dos, le comte d'Aligny ne pouvait pas le reconnaître. Il décida de se joindre au groupe et de faire à ces dames un joli compliment à sa manière. Il n'avait pas revu la marquise depuis des années. Cette soirée à la Carnavalette serait l'occasion de la retrouver et d'évoquer quelques souvenirs du passé. Il en profiterait aussi pour voir la figure de ce mystérieux cavalier...

Le comte d'Aligny s'approcha du trio, doublant, indifférent, des dizaines d'invités qui conversaient dans un brouhaha général. La marquise le vit enfin et ses yeux s'agrandirent de surprise. Un sourire de joie éclaira son visage.

— Pierre ! Est-ce bien vous ? Nous ne pensions plus vous revoir à Paris.

— Je ne suis que de passage, je pars demain pour Lille.

— Comme je suis heureuse de vous voir ! Laissez-moi vous présenter ma petite fille, Lady Eléonore.

Le comte s'inclina puis il se tourna vers le cavalier. À sa vue, il resta muet de stupéfaction. Si ce n'était cet habit d'officier aux gardes et la mode différente en cet hiver 1701, on aurait dit, on aurait juré...

— D'Artagnan, dit le lieutenant en se présentant.

Pierre Quarré d'Aligny le fixa, le regard brouillé d'émotion.

— Vous êtes Joseph de Montesquiou, n'est-ce pas ? Comme vous lui

ressemblez à présent !

— *L'âge venant, je me suis mis à lui ressembler davantage. Même le roi l'a remarqué. Il me fait l'honneur de m'estimer en souvenir de lui. Je lui rappelle trop « son » d'Artagnan.*

— *Je me suis laissé dire que vous êtes un fameux soldat aussi. Le roi vous estime pour vos mérites. Je me souviens de vous à Maastricht. Vous étiez déjà une sacrée fine lame, il y a... bientôt trente ans, est-ce possible ?*

Eléonore murmura à l'oreille de la marquise.

— *Trente ans ! Sont-ils si vieux que cela ?*

— *Hélas ! Le temps passe si vite. Je les ai connus tout petits.*

— *Nous étions cadets, Mademoiselle, chez les Grands Mousquetaires, s'empressa de préciser Pierre Carré d'Aligny, immédiatement relayé par Joseph de Montesquiou.*

— *« Il » en était le sous-lieutenant, le lieutenant et le capitaine !*

— *« Il » se mettait sur la paille pour ses hommes !*

— *Mais il ne faisait pas de concessions dans le commandement.*

— *Plus jamais depuis lors je n'ai connu un chef comme lui, capable d'être un vrai chef tout en étant un ami.*

La marquise sourit et fit signe aux deux hommes de s'asseoir sur une banquette toute proche. La jeune fille prit place à ses côtés. La marquise lui confia :

— *C'est grâce à « Lui » que j'ai eu l'honneur de rencontrer ces deux gentilshommes. Le comte d'Aligny était un de ses compagnons d'armes.*

— *Et moi, j'étais son neveu et son apprenti, dit Montesquiou. Je ne savais pas ce que j'allais faire de ma vie. Il m'a montré le chemin. Il m'a accueilli chez lui alors que je n'étais encore qu'un enfant. Il m'a élevé comme son fils. Il a été un deuxième père quand je n'avais plus le mien.*

— Chez d'Artagnan, on croisait aussi votre cousin, dit la marquise, Pierre de Montesquiou. Est-il toujours au service du roi ?

— Pardieu ! Plus que jamais.

— Il appréciait aussi la bonne chère, se souvint d'Aligny. Votre oncle avait un fameux cuisinier.

— Oui, les soirées étaient gaies autour de sa table.

Perdus dans leurs pensées, les trois anciens se turent un moment. La jeune Eléonore rompit ce silence.

— Hélas ! Je n'entends rien à tout cela, je ne partage pas vos souvenirs.

— Nous nous rappelions d'Artagnan, Mademoiselle, qui fut le premier vrai capitaine de la compagnie des Grands Mousquetaires. Il est mort l'année de mes vingt-deux ans, et pourtant j'ai l'impression de l'avoir connu toute ma vie.

— D'Artagnan, celui dont parle ce livre ?

— Ah ! Mademoiselle, s'insurgea d'Aligny, croyez les derniers témoins encore vivants qui l'ont bien connu. Et ne croyez pas ce Courtilz de Sandras. Ses « mémoires » sont un brûlot infâme qui ne vaut pas la réputation qu'on lui fait. Jamais d'Artagnan n'aurait fait les choses qui sont décrites dans ce livre et la plupart des gens ordinaires ne l'aurait pas fait non plus. Mais il a accompli des exploits que ce Courtilz ne soupçonne pas. Il a sauvé ce royaume plusieurs fois !

— Et il n'a jamais trahi personne, précisa Montesquiou, le roi connaissait sa fidélité à toute épreuve.

— Il avait de la bravoure comme ceux de son temps, mais il avait en plus le courage de ne pas céder aux petites lâchetés dont les courtisans sont coutumiers, ce qui, déjà à l'époque, était peu courant.

— Il est resté fidèle à ses amis toute sa vie. Et même les femmes...

Les deux hommes s'arrêtèrent, prudents. Un coup d'œil vers la marquise leur dirait s'ils pouvaient continuer dans cette voie. La vieille dame donna un

accord, en précisant :

— Allez-y. Mais surveillez vos propos. Certaines de ces dames sont encore en vie.

— Eh bien, poursuivit le comte, il n'était pas du tout l'amoureux opportun décrit par de Sandras. Je ne l'ai pas connu jeune, mais celui que j'ai connu avait un réel respect pour les femmes, autre que protocolaire. Personne ne savait laquelle, parmi les dames qu'il rencontrait en société, était sa maîtresse. Il était plus discret qu'une tombe ! Ce qui est sûr, c'est que pour beaucoup d'entre elles il était un ami sincère et cela dépassait les usages de la courtoisie galante.

— Il avait de la prestance, se rappela la marquise, ce qui le rendait intimidant aux yeux de certains. Mais ceux qui l'ont côtoyé l'appréciaient. On lui connaissait peu d'ennemis à la cour mais il entretenait des relations amicales avec beaucoup de gens et en particulier, il appréciait la compagnie des femmes, ne mesurant pas leurs qualités à la seule beauté physique.

— Mais vous, Grand-Mère, le connaissiez-vous bien ?

Un léger sourire effleura le visage de la vieille dame. Et elle confessa à sa petite fille et aux deux gentilshommes stupéfaits :

— La première fois que je l'ai vu, j'étais haute comme trois pommes, et lui n'avait pas vingt-cinq ans.

Le lendemain, Eléonore se rendit chez sa grand-mère qui résidait dans un hôtel de la rue Saint-Jacques. Elle avait prévu d'y rester quelques jours avant de regagner l'Angleterre rejoindre sa famille. Eléonore était la petite fille de la marquise par sa mère, et la fille d'un Lord anglais. Elle avait passé sa jeunesse à voyager entre l'Angleterre et la France et goûtait les joies du voyage, de l'aventure, de l'imprévu toujours présent au détour d'un chemin. Elle aimait les récits épiques, le panache et ressentir toutes sortes d'émotions. Elle essayait de se représenter la vie de sa grand-mère alors si jeune, dans cette France oubliée de Louis-le-Juste. Elle s'interrogeait sur ce d'Artagnan que même ses plus chauds partisans n'avaient pas connu à ses débuts. Elle n'avait parcouru que distraitement les « mémoires » de ce Monsieur de Sandras et seulement parce que le livre était interdit, ce qui le rendait d'emblée plus intéressant. Mais voilà

que le livre était faux et sa propre grand-mère connaissait seule la vérité... Il n'en fallait pas plus pour attiser sa curiosité.

La marquise l'accueillit avec le sourire, comme de coutume. Elles allèrent se promener dans le jardin et au moment de rentrer, la vieille dame encore toute imprégnée de leur rencontre de la veille, lâcha tout à coup :

— C'est dans un jardin comme celui-ci que d'Artagnan et ses amis ont reçu leur première mission de la reine de France.

Eléonore sentit son cœur battre.

— Au nom du ciel, Grand-Mère, ne me raconterez-vous jamais cette histoire ?

La marquise sourit et se dirigea vers la cuisine. Tout en sortant d'un placard un pot de confiture aux fruits rouges qu'elle avait elle-même préparé, elle avoua :

— Certains faits qui se sont produits jadis n'ont jamais été expliqués car ils ont toujours été entourés du plus grand secret. Le d'Artagnan de Carré d'Aligny et de Montesquiou en fut, dans sa jeunesse, l'un des acteurs principaux. Ce que je vais vous raconter, ma chérie, plus aucune personne vivante aujourd'hui ne le sait. Et il faudra garder le secret même si cela vous pèse.

— N'ayez crainte, je sais garder un secret.

— Je n'en doute pas mais ce que je veux dire, c'est qu'il vous faudra accepter de laisser perdre la connaissance de faits admirables qui auraient assuré la fortune des héros de cette histoire s'ils avaient pu être révélés. Au lieu de cela, ils ont connu des années de misère pendant lesquelles ils ont tout perdu, leur nom, leur liberté, leur avenir, leur passé même puisque leur nom fut effacé des registres de leur compagnie et ne fut plus inscrit nulle part.

— Etaient-ils donc des criminels ?

— Pas du tout. Ils ont été recrutés pour des missions délicates justement à cause de leur grande valeur.

— À vous entendre, grand-mère, on jurerait qu'ils ont été enterrés vivants. S'ils étaient de si bons éléments, pourquoi ont-ils accepté de compromettre leur carrière, car c'est bien de cela qu'il s'agit n'est-ce pas ?